

de Juillet n'aurait-il pas été tenté, en Février 1848, de généraliser sa proposition ?

Abordons maintenant ce château aux donjons crénelés où veille une sentinelle, l'arme au bras ; pénétrons dans les cours et les parloirs ; partout des hommes d'armes, des livrées ; le luxe moderne uni bizarrement à des souvenirs gothiques ! Vous croyez être le jouet d'un rêve et d'une étrange confusion de temps et de mœurs : point du tout ; vous êtes au château de Forstentstein, chez le prince Esterhazy, dernier représentant en Hongrie et en Europe des grands vassaux du moyen âge. Des terres immenses et une fortune qui, bien administrée, égalerait celle d'un souverain ; des forteresses en propriété ; des troupes qui lui appartiennent ; le droit consacré par l'usage de garder son souverain toutes les fois qu'il vient sur ses terres ; le privilège d'entrer dans les faubourgs de la capitale avec un détachement de ses soldats, et le drapeau déployé ; tout cela n'existe qu'ici ; vainement vous cherchiez ailleurs ce spectacle.

Le trait caractéristique du noble magyar, c'est l'indépendance. Telle a été la cause de sa gloire, la source de ses malheurs. L'Autriche attaquée l'a toujours trouvé pour la défendre à l'heure du dévouement, mais toujours aussi elle l'a trouvé prêt à la combattre aux époques d'usurpation.

Comme son âme vit dans toute sa personne ! Que de fierté et d'assurance dans son regard ! Que d'énergie dans ces traits et dans cette stature grande et maigre d'un homme endurci aux fatigues du corps !

Rien de plus somptueux et à la fois de plus lesté que l'habit dont il se pare aux jours de cérémonie. Il tient de l'uni-forme, puisqu'il serre la taille et n'est pas complet sans le sash, et en même temps des costumes d'Asie par sa magnificence : c'est l'*altila*, courte tunique de drap ou de velours noir, fermée sur la poitrine par des brandebourgs de soie ou d'or, et dont le nom rappelle l'origine qui flatte le plus l'orgueil national ; c'est, jetée sur l'épaule gauche, soit une peau de tigre, soit une pelisse garnie de riches pelleteries, le *bunda* ; c'est encore le *kalpak*, bonnet de fourrure, relevé de velours rouge, et surmonté d'une aigrette blanche à nœud de diamant ; l'étroit pantalon galonné, et qui va se perdre dans de courts brodequins à franges d'or ; les éperons et le ceinturon de cuir auquel est suspendu le sabre recourbé que le Hongrois n'abandonne jamais, symbole de son indépendance.

De tous les peuples de la Hongrie, le Magyar était peut-être le seul qui eût rang dans l'histoire, lorsqu'aux accents d'un poète, et au commandement d'un colonel ambitieux, les Croates et les Illyriens se sont levés pour réclamer, disent-ils, leur part de nationalité. Le moment de les faire connaître est propice ; nous en profitons.

LES CROATES ET LES ILLYRIENS.

Entre le Croate et l'Illyrien, la ressemblance est grande. Ils ne diffèrent que sur quelques points, résultat inévitable de l'éducation, de la situation physique et de la diversité des religions. Leur caractère moral est un mélange de bonnes et de mauvaises qualités, de vertus et de vices. La frugalité, l'hospitalité et l'empressement avec lequel ils se prêtent mutuellement secours sont leurs vertus principales ; en revanche ils sont dominés par l'intempérance, adonnés au vol et vindicatifs.

C'est assez pour eux d'être honnêtes dans leurs rapports avec les individus de leur caste ; ils regardent comme étranger qui n'en est pas, et comme ennemi quiconque habite un autre pays. Intempérants et prodigues, sans inquiétude de l'avenir, ils gaspillent en fêtes et repas les revenus d'une année ; mais ils ne se plaignent pas de la misère, et la supportent avec résignation ; de vraies natures d'artistes, ils vivent gaîment d'un morceau de pain.

Le Croate catholique comprend et pratique sa religion. Pour l'Illyrien, elle consiste dans la stricte observance du carême ; voler n'est presque rien, assassiner, pardonnable mais manger avec une cuiller qui aurait trempé dans du bouillon, jamais il ne se le permettrait !... Ses exercices religieux se bornent à entendre la messe, qu'il ne comprend pas.

Les habitants de la Croatie sont, en général, d'une belle taille ; ils ont l'air mâle, le corps vigoureux, le teint rembruni et le regard farouche : de là cette tradition des *Illyriens aux regards mortels, et qui ont deux prunelles dans chaque œil*. Leur voix, rude et forte, leur permet de se parler et de s'entendre à une distance de trois à quatre cents pas. Ils ont la vue perçante et l'ouïe subtile ; mais le goût et l'odorat très-faibles. Ce peuple est courageux et vaillant ; les femmes même ne le cèdent point, sous ce rapport, aux jeunes gens les plus hardis. Les habitants de la Lica surtout sont pleins de valeur ; ils aiment la gloire ; ils se nomment entre eux *Junaek* (héros), et prétendent recevoir ce titre de la part des étrangers même. Les enfants se font un jeu de gravir les rochers sur les bords de la mer, de grimper aux mâts des navires d'où ils se précipitent dans les flots.—Dans la partie militaire, les enfants portent les armes dès la septième année ; il n'y a pas jusqu'au plus petit pâtre qui ne sache manier un fusil. Avant d'entrer à l'église, les Croates déposent leurs armes, qu'ils rangent dans un bel ordre auprès de la porte ; après l'office, ils les reprennent, se livrent à la danse du *kollo*, et s'en retournent, en chantant des chansons mariales. Jellachich, dit-on, excellait dans ce genre de composition ; il chantait lui-même ses vers, en s'accompagnant sur une *guzla*.

Le Croate du plat pays ne ressemble pas à ces belliqueux montagnards ! Bien fait comme eux, il n'a ni leur taille, ni leur force, ni leur courage. Les premiers, endurcis dès la jeunesse à souffrir continuellement les changements de température dans un climat rigoureux, sont rarement malades, et, lorsque leur santé est altérée, ils se guérissent bientôt, grâce à un remède toujours le même, un verre d'eau-de-vie mêlée avec du poivre. Les maladies sont plus communes chez le Croate du plat pays, vivant dans un milieu chaud et humide ; il croit les guérir toutes par la saignée et les ventouses.

Le Croate n'aime pas un travail assidu ; il passe la plus grande partie de la journée à ne rien faire, tandis que les femmes, sur les montagnes, comme dans la plaine, laborieuses, infatigables, soutiennent à elles seules presque tout le poids des travaux, aux champs et au ménage. L'étranger est surpris de rencontrer, dans les sentiers de la *Kapella*, des femmes, un sac énorme sur la tête, un enfant sur le dos, un enfant dans les bras, filant et chantant pendant dix à douze lieues par jour, tandis que le mari, en chérissant sur la mode égyptienne, marche à côté de la malheureuse, occupé seulement à fumer sa pipe.